

LE BLOC ENNEMI SE DISLOQUE

LA BULGARIE CAPITULE

Une crise gouvernementale en Allemagne

Les Bulgares acceptent toutes nos conditions L'armistice a été signé à Salonique

Les conséquences

La capitulation bulgare est un fait accompli. Toutes les conditions posées par le général Franchet d'Espèrey ont été acceptées et l'armistice a été signé samedi soir, à Salonique. La France et ses alliés ont tout lieu de se réjouir de ce résultat qui couronne la longue persévérance et l'indomptable énergie dont ils ont fait preuve en Orient, au milieu des fortunes les plus diverses.

L'armistice bulgare marque, en effet, un tournant décisif dans l'histoire de la guerre mondiale. La Bulgarie était naguère considérée à Berlin comme le baromètre dominant des hostilités et les chances de succès des champions en lutte. Lorsqu'en octobre 1915, le tsar Ferdinand, après avoir couronné l'Entente de vaines promesses, se joignit aux puissances centrales, la presse allemande ne tarissait pas d'éloges sur la perspicacité de ce souverain qui, en outre de l'aide de son armée, apportait le pronostic assuré de la victoire. Or, voici que cette même Bulgarie qui, se trouvant il est vrai dans une situation critique, mais sans attendre les importants renforts en route, fait défection et passe dans le camp ennemi. Le baromètre bulgare a tourné, et au lieu de l'issue heureuse de la guerre escomptée, il indique nettement aux yeux de tous les Allemands la défaite certaine.

Cette pénible constatation n'a pas tardé à avoir sa répercussion à Berlin. Le chancelier von Hertling et le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères von Hintze, rendus responsables de la défection bulgare, sont obligés de quitter le pouvoir sous les huées de l'opinion publique qui a la vision très nette de l'étendue de cette catastrophe irréparable.

L'Allemagne n'est pas seulement privée d'un allié dont récemment elle escomptait le concours sur le front occidental, mais encore elle voit, de ce fait, s'écrouler le front oriental et ses communications compromises avec la Turquie, son autre allié, dont elle ne pourra plus que difficilement surveiller la fidélité. Déjà, d'ailleurs, à Constantinople, les gouvernants, qui se trouvent à peu près dans la même situation que ceux de Sofia, commencent à se demander s'ils ont vraiment choisi la bonne route et s'ils ne feraient pas mieux de suivre l'exemple du voisin.

En Roumanie, l'agitation latente qui existait déjà contre les Allemands ne peut qu'augmenter à la suite des événements de Bulgarie et prendre des proportions faciles à prévoir.

Enfin, logiquement, la défection bulgare doit exercer son contre-coup en Autriche. On sait que les diverses nationalités y sont depuis longtemps en ébullition et qu'elles n'attendent qu'une occasion favorable pour faire valoir effectivement leurs revendications. Cette occasion leur est maintenant offerte. Il ne serait pas impossible qu'elles en profitent.

L'Allemagne est donc menacée de perdre même l'appui de son brillant second. L'horizon, autour d'elle, s'assombrit de tous côtés et la défaite se dessine inéluctable.

Sans anticiper sur les événements de demain, les Alliés ont lieu d'être satisfaits. C'est d'Orient que leur est venue la première preuve tangible de la victoire intégrale : c'est en Occident maintenant qu'elle sera complétée par l'écrasement du bloc militaire germanique.

Un vent de panique souffle en Allemagne

Bâle, 30 Septembre. — On peut dire que jamais, depuis le 4 août 1914, la presse allemande ne fut en proie à une fièvre comme celle qui la secoue actuellement. Cette fois, c'est la fièvre de la peur, c'est l'angoisse de tout un peuple exacerbée par l'absence de nouvelles précises des événements des Balkans. Le gouvernement fait tous ses efforts pour mettre en circulation quelques informations rassurantes afin d'arrêter le vent de panique qui souffle. L'insécurité manifeste de ces tentatives saute aux yeux des moins clairvoyants.

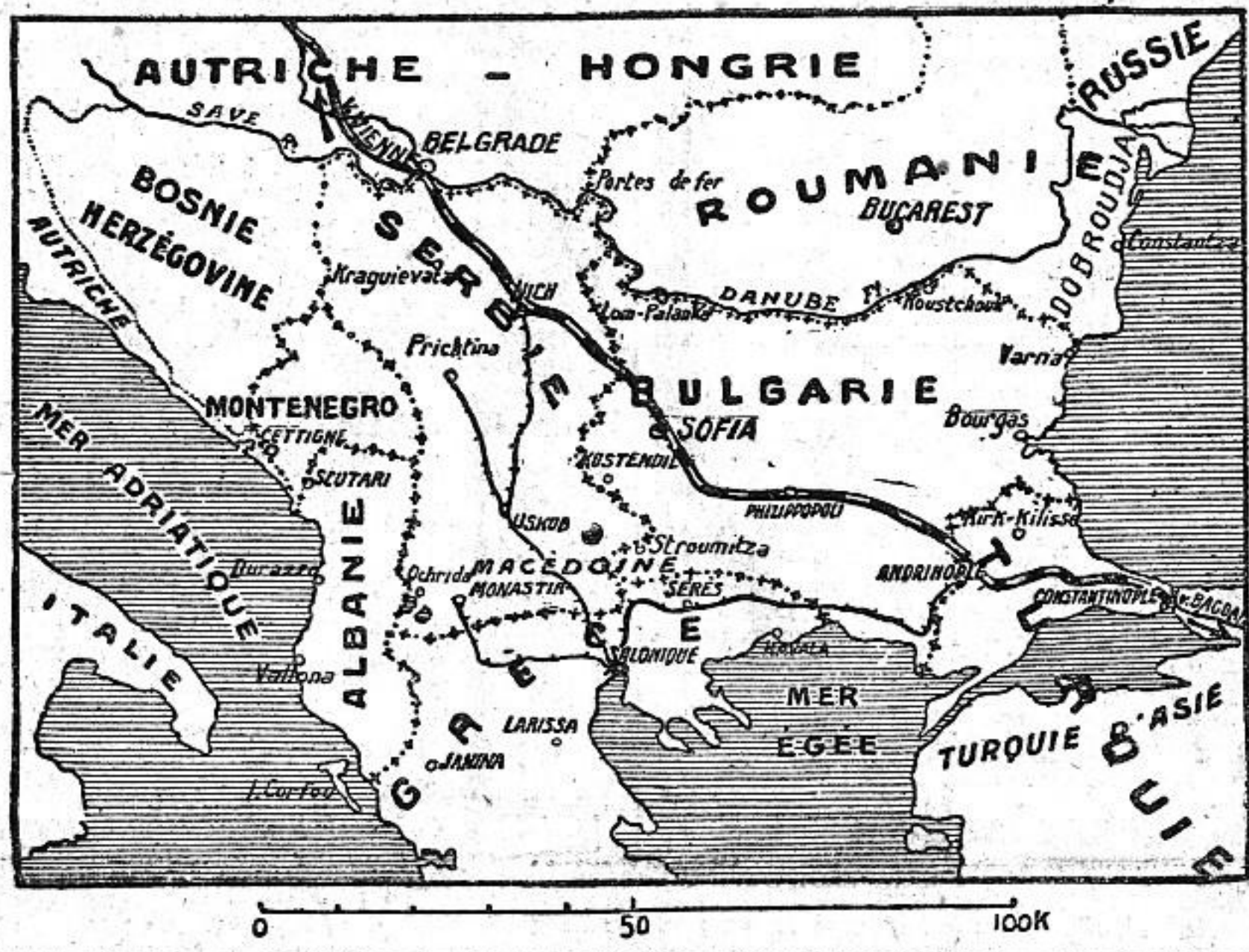
LE PARAVENT.



Si ça ne les arrête pas, Fritz est frit.

Le gouvernement nous a communiqué, hier, la note suivante :

"L'armistice a été signé hier soir à Salonique entre le général commandant en chef l'armée d'Orient et les délégués bulgares, qui ont accepté toutes les conditions posées par le Haut Commandement. Les hostilités sont suspendues. Il a été donné pour instructions au général Franchet d'Espèrey de procéder immédiatement à l'exécution des conditions de l'armistice."



La cessation des hostilités

Londres, 30 Septembre. — L'armistice signé hier à Salonique entre le général commandant en chef l'armée d'Orient et les délégués bulgares stipule que c'est aujourd'hui à midi que cessent les hostilités.

"La maison s'écroule!"

nous dit le premier ministre serbe

Ce fut auprès de l'éminent premier ministre, durant toute la journée d'hier, un déluge d'interrogatoires d'avis enthousiastes. J'ai croisé des ambassadeurs, des anciens ministres roumains, grecs et serbes venant féliciter M. Pachitch.

Entre deux visites, M. Pachitch m'a dit :

— La maison s'écroule ! Voici tout un pan de mur qui vient de s'abattre. Il ne reste plus pour soutenir le côté oriental de l'édifice allemand que l'étai turc. Mais quel pauvre étai ! Regardez les Anglais comme ils se chargent de le miner en Palestine, et vous allez voir, cela j'en suis persuadé, que l'armistice bulgare va lui porter le coup de grâce. L'armistice bulgare, c'est la fin de la résistance des Turcs dont on peut attendre la prochaine reddition. C'est l'effondrement des rêves et des visées de l'Allemagne ! C'est plus encore. C'est la menace prochaine de la révolte roumaine et du ravitaillement par le Danube complètement coupé.

— On dit, monsieur le président, que les Allemands amènent des renforts pour tenter de conserver la ligne ferrée Belgrade-Nisch-Sofia ?

— Des renforts ! Mais ils seront « en l'air » dans un pays où ils ne trouveront plus aucun appui, aucune facilité et alors surtout que les armées alliées continueront leur marche d'occupation. Je suis bien heureux, car maintenant, par les conséquences de l'abandon bulgare, je vois une fin relativement prochaine de la guerre mondiale. La répercussion de ce coup de tonnerre sera immense dans toutes les petites nationalités de l'Autriche. Tous les peuples, là-bas, je le sais, sont en ébullition. De ce côté, l'Autriche est également sérieusement touchée par l'armistice. Je vous le dis, c'est le commencement de la fin !

"La Grèce est fière de contribuer au triomphe du droit et de la liberté"

nous dit le ministre de Grèce.

M. Romanos, ministre de Grèce à Paris, nous a dit :

— Inutile de vous dire combien nous sommes heureux d'avoir pu contribuer par l'entrée en ligne de l'armée grecque, à cet événement de la plus haute importance non pas seulement pour le front balkanique mais pour l'ensemble des fronts.

— Cela va permettre d'abord la constitution d'un nouveau front où les troupes alliées rencontreront uniquement des soldats autrichiens et allemands ; ensuite, il est probable que la Turquie va être obligée de suivre l'exemple bulgare, enfin, les communications rétablies avec la Roumanie peuvent changer la face des choses.

— C'est pourquoi, M. Venizelos, qui a toujours représenté les desirs du peuple grec et qui avait prévu tous ces événements, dès qu'il a pu reprendre le pouvoir, a reconstitué l'armée de son pays.

— Nous sommes fiers de contribuer enfin à la reconstitution de la Serbie et au triomphe final du droit et de la liberté.

La leçon bulgare

Les derniers communiqués d'Orient montrent que la Bulgarie n'avait pas autre chose à faire que se soumettre. Les Alliés étaient dans le voisinage d'Uskub, c'est-à-dire que toute l'aile droite bulgare était détruite. Enfin, les Serbes étaient parvenus à Tsarevo-Selo, à la source de la Bregalnitsa, tout près de l'ancienne frontière bulgare, et ils n'avaient plus qu'un bond de quelques kilomètres à faire pour se saisir de la ville de Djuma, sur la Strouma. Or, presque toute la gauche bulgare était tributaire de la vallée de la Strouma ; sa situation était donc aussi désespérée que celle de la droite. Seuls, quelques éléments voisins de la mer Egée auraient pu retrahir par la vallée de la Mesta. L'histoire militaire mentionne rarement un pareil coup de filet.

Les Bulgares se sont perdus en s'entêtant, alors qu'ils ne devaient plus avoir aucun doute sur la capacité d'offensive des Alliés et que le moral de leur propre armée devenait détestable, à tenir cet énorme front de 300 kilomètres, du lac d'Ochrida au golfe d'Orfano : front d'autant plus dangereux que les communications avec l'arrière étaient rares et mauvaises, et pouvaient toutes être coupées par une rupture centrale, ainsi que l'événement l'a prouvé. Pourquoi le commandement bulgare, qui n'a jamais passé pour sot, a-t-il commis une pareille folie ? C'est parce qu'il a voulu à toute force maintenir intacte la carte de guerre, suprême orgueil des puissances centrales. Le résultat est que les armes tombent des mains des Bulgares quand ils sont encore en plein pays ennemi, et que leur propre territoire n'est qu'effleuré dans la région de la Stroumitza.

Cette remarque n'a pas qu'un intérêt rétrospectif. Sur notre front, les Allemands, quoique maintenant ils se sentent bien plus faibles, agissent de même. Ils ne veulent pas lâcher leur soi-disant gage. Ils se cramponnent désespérément dans le nord de la France et dans la Belgique occidentale. Leur fétichisme pour les positions Hindenburg leur a fait prononcer dans la journée d'hier de très vaines contre-attaques en direction de Cambrai et Saint-Quentin. Ne nous en plaignons pas trop. Plus il tombera d'Allemands sur les champs de bataille actuels, moins il en restera pour parer à la catastrophe au cours de la grande retraite, quand l'heure de la grande retraite, proche ou lointaine, peu importe, aura sonné. On objectera qu'il n'y a aucune comparaison à faire entre les quelques artères dont disposaient les Bulgares pour se relier à l'arrière et les innombrables routes et voies ferrées qui alimentent les armées allemandes. Sans doute, toutefois il y a l'isthme belge entre les Ardennes françaises et le Limbourg hollandais, l'étranglement dont j'ai déjà indiqué la signification. On se demande si, un jour ou l'autre, on n'assistera pas en Occident à un spectacle analogue à celui que donnent aujourd'hui les Balkans.

Lt-colonel de THOMASSON.

Les dernières opérations sur le front bulgare

PRISE D'USKUB

(Officiel français) 29 Septembre.

Dans la journée du 20 septembre, les troupes italiennes, grecques et françaises, opérant à l'aile gauche des armées alliées, ont continué la poursuite des arrière-gardes ennemies en retraite vers Kicevo et ont progressé au nord d'Ochrida et à l'ouest du lac du même nom, où elles ont atteint la route d'Et Bassan.

Au centre, la cavalerie française est entrée à Uskub, pendant que les armées serbes, appuyées par des forces françaises et helléniques, continuaient leur avance sur Kumanovo, Egri-Palanka et Djumaja.

Plus à l'est, des divisions britanniques et helléniques ont progressé en direction de Pechovo et Petrick.

(Officiel serbe) 29 Septembre.

Par une manœuvre hardie, dans la région au nord de Platchkavitsa, nos troupes ont pris Tsarevo-Selo et coupé la retraite aux troupes austro-bulgares.

Dans Platchkavitsa, plus de 700 prisonniers et environ 20 canons sont tombés dans nos mains.

Vers l'ouest, l'ennemi a essayé avec dix régiments de défendre Saint-Nicolas, mais il a dû sous les coups de nos troupes battre en retraite.

Dans la direction du nord, nos éléments se trouvent à 10 kilomètres au nord de Saint-Nicolas.

Dans la direction Velès-Uskub, les troupes serbes et françaises ont enlevé les hauteurs dominantes de la rive gauche de la Piching.

Berlin, 30 Septembre. — On mande de Berlin :

Le comte Hertling, chancelier de l'empire, et l'amiral de Hintze, secrétaire à l'Office impérial des Affaires étrangères, sont démissionnaires.

On n'a pas encore d'indications en ce qui concerne la désignation de leurs successeurs. — (Havas.)

Les démissions acceptées par le Kaiser

Bâle, 30 Septembre. — On mande de Berlin :

On annonce officiellement que l'empereur a accepté la démission du comte Hertling, chancelier de l'empire.

D'autre part, la Gazette de Berlin à midi annonce que le Kaiser a accepté la démission de l'amiral de Hintze. — (Havas.)

Vers un gouvernement de parlementaires

Un rescrit impérial

Bâle, 30 Septembre. — On mande de Berlin :

L'empereur a adressé au chancelier Hertling le rescrit suivant :

Votre Excellence m'a exposé qu'elle ne croyait plus être à même de rester à la tête du gouvernement. Je ne veux pas refuser de me rendre à vos raisons. Je dois, le cœur gros, renoncer à votre collabora-

tion. Les remerciements de la patrie pour le sacrifice que vous avez fait en acceptant le poste de chancelier dans les temps difficiles et pour les services que vous avez rendus vous sont assurés.

Je souhaite que le peuple allemand coopère d'une façon plus efficace que précédemment au soin de décider du sort de la patrie. C'est, par suite, ma volonté que les hommes portés par la confiance du peuple prennent dans une large mesure leur part des droits et des devoirs du gouvernement.

Je veux que vous terminiez votre œuvre en assurant la conduite des affaires, que vous prépariez les mesures que je veux voir appliquer jusqu'à ce que j'aie trouvé votre successeur : j'accepterai vos propositions dans ce sens.

Grand Quartier, 30 Septembre.

Signé : GUILLAUME, empereur et roi.

Contresigné : HERTLING.

Autour de la crise

Bâle, 30 Septembre. — La Gazette de Voss dit que le comte Hertling ne semblait pas d'abord décidé à démissionner, mais comme il a reçu la visite de M. Fehrenbach, président du Reichstag, avant de partir pour le grand quartier, on peut conclure que le long et sérieux entretien qu'il a eu avec le chef actuel et l'ancien chef du centre a exercé une influence décisive sur la détermination du chancelier. — (Havas.)

L'AVANCE VICTORIEUSE se poursuit sur tout le front occidental

L'armée belge aux abords de Roulers. -- L'armée Plumer menace Menin. -- La 4^e armée britannique entame la ligne Hindenburg. -- De l'Ailette à l'Aisne, les franco-italiens font 16.000 prisonniers. -- En Champagne, nos troupes ont conquis Aure et les bois au nord.

COMMUNIQUÉS FRANÇAIS

30 Septembre, 14 heures.

Au cours de la nuit, les Allemands ont prononcé de violentes contre-attaques dans la région d'Urvillers (sud de Saint-Quentin). Toutes leurs tentatives pour s'emparer de la cote 88 ont été brisées par nos feux.

Lutte d'artillerie assez vive entre l'Ailette et l'Aisne.

EN CHAMPAGNE, aucune action d'infanterie cette nuit. LA BATAILLE A RECOMMENCÉ AU POINT DU JOUR.

30 Septembre, 23 heures.

Entre l'Ailette et l'Aisne, nous avons effectué une avance à l'est d'Ostel. LES UNITÉS ITALIENNES OPÉRANT AU NORD DE L'AISNE SE SONT EMPARÉES DE SOUPRI.

ENTRE L'AISNE ET LA VESLE, NOS TROUPES SE SONT PORTÉES, CE MATIN, A L'ATTAQUE ET ONT RÉALISÉ DE SÉRIEUX PROGRÈS SUR UN FRONT DE 12 KILOMÈTRES ENVIRON.

Malgré la résistance de l'ennemi, elles ont enlevé Révillon, Romain, Montigny-sur-Vesle. Poussant plus au nord, nous avons atteint les abords sud de Meurival et de Venelay. Seize cents prisonniers sont actuellement dénombrés.

LA BATAILLE A CONTINUÉ AUJOURD'HUI SUR TOUT LE FRONT DE CHAMPAGNE. Sur notre gauche, nous avons entièrement rejeté l'ennemi de Sainte-Marie-Py et dépassé ce village. Au nord de Somme-Py, nous avons atteint le coude de la route nationale. Plus à l'est, au cours de violents combats, NOUS AVONS CONQUIS AURE, ainsi que les plateaux et les bois au nord de ce village.

AU CENTRE, NOS TROUPES ONT PRIS MARVAUX DE HAUTE LUTTE ET ONT PORTÉ LEURS LIGNES DEVANT MONTMOIS, tandis qu'à droite elles élargissaient leurs gains au nord de Séchault et dans la région de Bouconville.

COMMUNIQUÉS BRITANNIQUES

30 Septembre, après-midi.

Au cours de nos opérations d'hier, au nord de Saint-Quentin, LA 4^e DIVISION (North-Midland) A FAIT A ELLE SEULE QUATRE MILLE PRISONNIERS et pris plusieurs canons.

Dans le secteur entre Bellicourt et Gonnellien, l'ennemi nous a résisté avec acharnement. Les troupes américaines, australiennes et anglaises y ont livré de durs combats.

Le président du Conseil est rentré hier matin de bonne heure du voyage qu'il effectuait hier sur le front avec M. René Remy, président de la commission de l'armée de la Chambre des députés, et le général Mordacq.

Parti samedi soir, M. Clemenceau a visité, dans la matinée de dimanche, la région de Montfaucon et le front d'attaque de l'armée américaine sur la rive gauche de la Meuse.

L'après-midi, le président du Conseil a assisté, en premières lignes, dans la région de Bouconville, aux opérations de l'armée Gouraud et en particulier à l'attaque du mont Cuvelet et de Séchault.

Au cours de son voyage, M. Clemenceau s'est rencontré avec le général Pershing et a vu le général Pétain avec qui il s'est entretenu de la situation militaire.



bats, fort avant dans la soirée, et en dépit de l'énergie résistance que leur était opposée, ont gagné du terrain et fait de nombreux prisonniers.

A Bomy et à Villers-Guislain, des contre-attaques ennemies ont réussi, vers la fin de la journée, à repousser légèrement nos troupes jusqu'aux lisières ouest de ces villages.

Partout ailleurs, nos gains ont été maintenus et, au nord de Connelieu, nous avons réalisé de nouveaux progrès au cours de la soirée en direction de Lesures-de-Vignes. Un violent combat a également été livré hier après-midi sur la gauche du front de bataille et nos éléments avancés qui avaient pris Aubencheul-au-Bac et pénétré dans Arleux, ont été contraints de se retirer de ces deux villages.

A l'ouest et au nord-ouest de Cambrai, l'ennemi a tenté vainement d'enrayer les progrès de nos troupes dont les détachements d'avant-garde ont atteint la jonction des routes Arras-Cambrai et Bapaume-Cambrai, pénétrant également dans les faubourgs nord de la ville.

De lourdes pertes ont été infligées à l'ennemi au cours des contre-attaques énergiques qu'il a lancées dans ce secteur et qui ont été repoussées.

Pendant la nuit, une forte pluie n'a cessé de tomber et le temps est encore orageux.

30 Septembre, soir.
MALGRÉ LE MAUVAIS TEMPS ET LA RÉSISTANCE OPINIÂTRE DE L'ENNEMI, NOUS AVONS FAIT, AUJOURD'HUI, D'IMPORTANTES PROGRÈS SUR LE FRONT SAINT-QUENTIN-CAMBRAI.

Au sud de Bellenglise, la 1^{re} division a continué son attaque ce matin et occupé les hauteurs qui dominent Thiorigny, s'emparant de ce village et de l'extrémité est du tunnel du canal au Tronquoy. Nous avons fait de nombreux prisonniers. A cet endroit, la 1^{re} division a opéré sa liaison avec des troupes de la 32^e qui, pendant la nuit, avait enlevé les défenses du tunnel du côté est et le Tronquoy.

Continuant son avance, aujourd'hui, la 32^e division a gagné du terrain sur les hauteurs au nord-est du Tronquoy et à l'est de Nauroy.

A la gauche des troupes anglaises, les Australiens ont attaqué en direction nord le long des éperons allant de Nauroy à Gouy. Poursuivant leur avance avec opiniâtreté, à cheval sur la ligne Hindenburg, ils ont surmonté la résistance d'importantes forces ennemies et se sont emparés des hauteurs au sud de Gouy. FAISANT DE NOMBREUX PRISONNIERS.

Plus au nord, des troupes anglaises ont repris Villers-Guislain, ainsi que l'éperon au sud-est de ce village. Avant midi, elles s'étaient aussi emparées de Connelieu et avaient atteint le canal de l'Escaut sur l'étendue de leur front, depuis Vend'hille en direction du nord.

Des troupes néo-zélandaises ont, de leur côté, dégagé la rive ouest du canal de l'Escaut jusqu'à Crèvecoeur, au nord.

Des troupes anglaises ont soutenu de durs combats autour de Rumilly; néanmoins, elles ont progressé et se sont établies le long de la route Rumilly-Cambrai.

AU NORD DE CAMBRAI, l'ennemi a opposé de nouveau une violente résistance à notre avance, lançant des contre-attaques répétées et à gros effectifs. Malgré ces efforts, DES TROUPES CANADIENNES ONT PROGRESSÉ dans cette région, faisant des prisonniers et infligeant de lourdes pertes à l'ennemi.

Au cours d'heureuses opérations locales exécutées ce matin par des troupes anglaises, notre ligne a atteint la rive ouest de la Lare à entre Neuve-Chapelle et Picantin. En même temps, nos troupes progressaient au sud-ouest de Fleurbaix, faisant plus de cinquante prisonniers au cours de ces opérations.

COMMUNIQUÉ BELGE

30 Septembre.
L'ARMÉE BELGE ET LES TROUPES ALLIÉES DE BELGIQUE QUI OPÈRENT SOUS LE COMMANDEMENT DE S. M. LE ROI ALBERT ONT POURSUIVI LEUR BRILLANTE ATTAQUE ET ACCENTUÉ LEUR PROGRÈS.

Malgré la tempête qui a sévi toute la journée du 30 septembre, le succès des forces alliées des Flandres s'est encore affirmé, tant sur le front belge que sur le front britannique.

L'armée belge, appuyée par des forces françaises, a porté sa ligne à deux kilomètres à l'est de Zarnen, s'est emparée de Staden, est parvenue aux abords de Roulers et a dépassé la route Roulers-Ménin.

L'armée Plumer, malgré de puissantes contre-attaques ennemies, dans la région de Gheluwe, menace Menin, déborde la Lys sur la ligne Warneton-Commines-Wervicq.

LE NOMBRE DES PRISONNIERS PRIS ET DES CANONS CAPTURÉS S'EST ENCORE ACCRUS QU'IL S'EST POSSIBLE DE LE DÉMONSTRER.

COMMUNIQUÉ AMÉRICAIN

30 Septembre, 21 heures.
De la Meuse à l'Aisne, nos troupes ont maintenu et consolidé leurs positions récemment conquises, en dépit de contre-attaques et de violents bombardements comprenant des obus à gaz.

L'ARMÉE BELGE entre victorieusement dans la bataille

(De l'envoyé spécial du Petit Journal)

Front britannique, 30 Septembre. — L'Allemand n'est pas tombé mais il a chancelé. Il se sent forcé. Il est là derrière, gémissant, affolé, où nous allons donner du bétail. On le voit les mains levées s'appuyant contre son mur pour qu'il ne lui tombe pas sur la tête. Son mur ne l'a pas encore écrasé parce que jusqu'ici on s'occupait d'une fissure il put encore étayer. Si tu veux tout boucher, Ludendorff, tu n'as pas fini, le bétail comme notre furet court, court le long de ton mur. Tu n'auras pas assez de poutres.

Les Belges ont été beaux. Voilà une semaine je voyageais sur la ligne de Calais. Le train était rempli d'officiers de Sa Majesté. Ils se demandaient tout : « Et toi aussi tu as été appelé. » Et ils se frottaient les mains, leur jour de gloire était arrivé. Depuis quatre ans dans leur pauvre petit morceau de terre ravagée regardant du côté où étaient leurs parents, ils attendaient. Le roi leur a crié : Allez ! Voici comment ils y sont allés.

Il pleuvait comme dans les Flandres, c'est-à-dire à pleins brocs, à pleins brocs qui n'auraient pas de pomme d'arrosoir. Ils se sont mis à chanter, à brailier et, pardonnez-moi, à gémir comme des animaux et se sont partis. Ils criaient : « Vive la liberté ! Vive le roi ! Vivent nous autres ! » Les Wallons le criaient en français, les Flamands en flamand, et ils chantaient la Marseillaise et ils chantaient la Marseillaise.

« Vive la reine aussi ! » Il n'y avait pas seulement l'eau qui tombait du ciel, il y avait celle qui noyait le sol : l'inondation. Ils entrèrent dans l'inondation, c'est d'un lac que les virent sortir les Allemands. Devant eux, la forêt d'Houthulst, le repaire ennemi : ils l'encerclèrent, la débordèrent et haineuse grandit la lutte. La forêt d'Houthulst, c'est les gros et bons allemands, les gros canons allemands qui chaque fois nous ont barré la route. Il faut qu'ils aient, il faut qu'ils aient tous et intacts encore, et avec leurs munitions, et ils les ont. Et c'est du 280, du 240 de marine, du 210, du 150 long ; ils en prennent trois cents et les artilleurs se précipitent et ils les retournent et le Beche reçoit ses obus sur le dos. Trois cents canons en une matinee ! C'est plus qu'ils en avaient, les Belges, pendant toute leur bataille de l'Yser.

Mais l'Allemand flaira. Ça craqua, il a une poutre toute prête pour étayer, il l'apporte sous la forme d'une division le long de la route Woumen-Merckem. Mais à cette division compte un régiment, le centième saxon, ah ! alors. Le centième saxon est l'unité boche qui, en août 14, brôla, pillait, ravagea Dinant, rassembla huit cents civils sur la place de cette ville, huit cents civils au hasard, femmes, enfants, et flaque une mitrailleuse devant et mitrilla tout ça. Ah ! le centième saxon se trouve sur la route Woumen-Merckem. Les Belges ne chahutèrent plus. Ils entendirent par delà ces quatre années les plaintes des femmes et les cris aigus des enfants, des femmes et des enfants de chez eux, et ils tombèrent la rage aux poings sur les bandits malpropres. Sans ce centième saxon la route eût été quand même enlevée, mais qu'il y aida !

L'an était donné et toute la crête des Flandres leur était arrachée et le lendemain ils se rabattaient sur Dixmude, ils l'enlevaient ruines par ruines et ils pointaient vers Roulers. Et les Belges sont à trois kilomètres de Roulers et Plumer les suit au sud, et la flotte bombarde toujours la côte et les Flandres n'ont pas encore tout vu. — Albert Londres.

Le maréchal Haig félicite le roi Albert et l'armée belge
Londres, 30 Septembre. — Le maréchal sir Douglas Haig a télégraphié au roi Albert :
La fin de la journée a été des plus heureuses pour les armées alliées sur le front occidental.

Je me permets de présenter à Votre Majesté et à l'armée belge mes félicitations les plus chaleureuses en mon nom et en celui de toutes les troupes sous mon commandement pour les résultats splendides obtenus aujourd'hui sous le commandement suprême de Votre Majesté.

Rapatriés et Réfugiés

Fonctionnaires des pays envahis
Les fonctionnaires reçoivent pour la période passée en pays envahis des émoluments égaux à ceux maintenus à leurs collègues mobilisés. A partir de leur rapatriement et à la condition de s'être mis à la disposition de leur administration, ils touchent leur traitement soumis aux retenues pour pensions civiles, augmenté du supplément de traitement et des indemnités pour charges de famille, sans préjudice, soit des indemnités afférentes aux fonctions, soit de la prime de fin de carrière, soit de l'indemnité dite d'évacuation instituée par le décret du 31 mars 1916.

Arrestation de deux Espagnols

Sur mandat du capitaine Mangin-Bocquet officier rapporteur du 2^e conseil de guerre, ont été arrêtés hier deux Espagnols, Portello, dit Catello, et Motta, marchands de primeurs, rue Saint-Honoré. Ils sont inculpés de s'être introduits dans le camp retranché de Paris sous de faux noms, délit que prévoit la loi de 1886 sur l'espionnage.

Le Conseil municipal de Paris salue l'armée française et les Alliés

Le Conseil municipal s'est réuni hier en comité du budget pour renoncer à son droit d'option sur l'emprunt de 50 millions de dollars contracté aux Etats-Unis en 1916. Il en laisse bénéfices et charges à l'Etat.

M. Caron, rapporteur, après son exposé, a fait adresser à notre armée, « chefs et soldats », l'expression d'admiration et de reconnaissance que tout le monde conçoit pour eux en lisant les admirables communiqués de ces jours derniers.

A la séance publique qui eut lieu ensuite, et ratifia la décision du comité du budget, M. Henri Rousselle, président, prononça un discours applaudi duquel nous extrayons le passage suivant :

En ouvrant cette séance, je suis certain de répondre à la pensée de salutaire au nom de l'armée française, les armées alliées qui, depuis tant de semaines, ne cessent de vaincre, et que nous confions toutes dans la même gloire. Offrons nos ardentements aux grands chefs, aux sublimes soldats vers qui va notre fervente admiration. Et formons le souhait que soient bientôt l'honneur et la France libérée de la souillure étrangère, définitivement triomphatrice, pour, dans un monde « sûr pour la démocratie », suivant la forte parole du président Wilson, reprendre le cours de ses nobles destinées.

Puis l'orateur fit l'éloge funèbre de M. Ravivier, conseiller municipal du onzième, décédé, adressa les sympathies de l'assemblée à M. Duval-Arnauld qui vient d'avoir un fils tué à l'ennemi, et enfin souhaita la bienvenue à M. Malherbe qui remplace M. Cacaud dont il loua l'intelligence et le labeur à la direction des travaux de Paris.

Le maréchal Foch répond au Conseil général de la Seine

Le maréchal Foch, en réponse à l'adresse du Conseil général de la Seine, lui a envoyé la lettre suivante :

M. le président du Conseil me transmet l'adresse votée par le bureau du Conseil général de la Seine.

Je suis extrêmement sensible au sentiment qui l'a dictée et vous prie d'exprimer à vos collègues mes sincères remerciements.

Avec le concours de nos alliés, nous avons résisté pendant quatre années à la ruée de l'ennemi.

Avec leur concours nous poursuivons en pleine confiance et avec une résolution absolue notre tâche de libération.

Vous leur bien recevoir, monsieur le Président, l'assurance de ma haute considération.

Signé : Foch.

LE CONSEIL GÉNÉRAL DU NORD et la mise en congé de M. Trépoint

Le conseil général du Nord tiendra aujourd'hui, à Paris, rue Montalivet, sa 2^e session ordinaire de 1918.

Un vif incident est à prévoir, dès le début de cette séance. Le président, M. Vancauwenbergh, annoncera, en effet, à ses collègues qu'il résigne ses fonctions, en raison de la mesure prise par le gouvernement contre le préfet du Nord, M. Trépoint, mis en congé.

Nous avons vu, hier, M. Vancauwenbergh, qui nous a communiqué la lettre par laquelle il informe le ministre de l'Intérieur de cette décision. Dans cette lettre, le président du conseil général du Nord regrette que la décision frappant M. Trépoint soit prise à la veille de la réunion de l'assemblée départementale, et qu'il va se trouver, ainsi, en présence d'un nouvel administrateur n'ayant pas eu le temps matériel de s'initier à l'administration du département.

Le retour dans les pays envahis

Le conseil général du Nord s'occupera, cet incident réglé, de la reconstitution des villages dévastés du département, — question qui, en raison des événements militaires actuels, devient urgente.

Dès janvier dernier, le conseil général a décidé la création d'un office départemental chargé d'étudier tous les problèmes de retour dans les pays envahis. Un très détaillé rapport sera lu, à ce sujet, à la séance de demain concernant tous les détails de reconstitution et les moyens de retour des populations au fur et à mesure de la libération des communes.

ECHOS

Le Conseil municipal, sur la proposition de M. Chassaigne-Goyon, vice-président, a décidé d'adresser à M. Théodore Roosevelt, ancien président de la République des Etats-Unis, un message où il est dit notamment :

« Le Conseil municipal de Paris, réuni en session pour la première fois depuis la mort de son capitaine aviateur Quentin Roosevelt tombé, martyr de la plus sainte cause, sur la terre française, pour la défense de la justice et de la liberté, et des plus nobles conquêtes de l'humanité pensante, adresse à M. le président Roosevelt, en souvenir de sa personnalité et de sa sagesse, l'assurance de sa reconnaissance et de sa sympathie. »

D'autre part, M. Henri Rousselle, vice-président du Conseil municipal, vient d'envoyer à M. Coreman, président du Conseil des ministres de Belgique au Havre, un chaleureux télégramme de félicitations pour la victoire belge.

C'est aujourd'hui, à quatre heures, qu'a lieu, à la Ligue de l'Enseignement, 3, rue Récamier, le meeting de protestation contre les atrocités allemandes, organisé par la Ligue « Souvenez-vous ! »

Les enfants des écoles municipales du XV^e arrondissement, placés en colonies scolaires dans le département de la Nièvre (régions de la Charité, Pougy, Nevers, Prémy et Decize), reviendront à Paris le 3 octobre. Ils arriveront dans la nuit du 2 au 3, et le lendemain du 3 au 4, ils seront réunis à l'école des garçons, 40, boulevard Diderot, où les parents devront venir les chercher.

CHEZ NOS AS

D'après les renseignements reçus, l'adjudant Jacques Ehrlich, 19 ans, 19 victoires, dont nous avons annoncé la disparition, aurait atterri sans blessure dans les lignes ennemies par suite d'une panne de moteur, sans avoir été pris prisonnier.

Le 30 septembre, une mêlée grandiose se produisit dans l'espace : trois de nos avions de reconnaissance furent aux prises avec 9 monoplates de chasse ennemies. Le résultat ? Deux boches abattus, les trois équipages français saufs et saufs.

Le sous-lieutenant Doussin, aux 5 victoires, est décoré de la Légion d'honneur. Son dernier exploit consista à attaquer avec deux jeunes pilotes une patrouille ennemie de 11 biplans de combat et à en abattre deux dans nos lignes.

Autres nouveaux légionnaires : le sous-lieutenant Martinot de Cordoux, pour ses 4^e et 5^e victoires (il en a 10 en tout), et le sous-lieutenant Daladier, aux 7 boches.

Le 3 juillet 1916, le lieutenant observateur Angot était fait prisonnier au cours d'une croisière. Ce brave de l'escadrille Vuillemin, qui faisait assaut d'héroïsme avec son chef et avec le regrettable Moulines, vint à la frontière hollandaise fut particulièrement dramatique et s'effectua sous une grêle de balles. Le lieutenant Angot avait été l'objet de nombreuses citations. Il avait reçu la Légion d'honneur pour avoir le 24 février 1916, à l'issue d'un combat aérien, abattu deux avions allemands contre deux avions ennemis, forcé l'un d'eux à atterrir brusquement et l'autre à abandonner le combat. Le 21 mars 1916, un élan d'obus ayant gravement endommagé un moteur de son avion, les aviateurs qu'il pilotait se virent contraints de se poser dans une zone dangereuse. Le lieutenant Angot, par sa conduite, permit de terminer sa reconnaissance alors que le pilote ramenait l'appareil dans nos lignes. Le 28 novembre 1915, son avion ayant eu une panne de moteur dans les lignes ennemies, il avait eu la présence d'esprit de profiter de sa faible altitude au passage des tranchées pour rapporter des renseignements très précis, sans se soucier des multiples atteintes de son appareil. — J. M.

Sous-lieut. DALADIER
(Cl. H. Manuel.)

Une grille de balles. Le lieutenant Angot avait été l'objet de nombreuses citations. Il avait reçu la Légion d'honneur pour avoir le 24 février 1916, à l'issue d'un combat aérien, abattu deux avions allemands contre deux avions ennemis, forcé l'un d'eux à atterrir brusquement et l'autre à abandonner le combat. Le 21 mars 1916, un élan d'obus ayant gravement endommagé un moteur de son avion, les aviateurs qu'il pilotait se virent contraints de se poser dans une zone dangereuse. Le lieutenant Angot, par sa conduite, permit de terminer sa reconnaissance alors que le pilote ramenait l'appareil dans nos lignes. Le 28 novembre 1915, son avion ayant eu une panne de moteur dans les lignes ennemies, il avait eu la présence d'esprit de profiter de sa faible altitude au passage des tranchées pour rapporter des renseignements très précis, sans se soucier des multiples atteintes de son appareil. — J. M.

Informations Militaires

L'allocation mensuelle aux hommes de troupe domiciliés dans les régions envahies. — Le ministre de la Guerre adresse une instruction aux généraux commandant en chef, aux gouverneurs militaires de Paris et de Lyon, et aux chefs de corps et de dépôts, de faire procéder par les soins des corps et dépôts au paiement de l'allocation mensuelle aux caporaux, brigadiers et soldats des régions envahies, allocation fixée à 5 francs et payée jusqu'au 1^{er} octobre de chaque année. Les militaires qui entreront en vigueur à partir du 1^{er} septembre 1918. La constatation du droit à l'allocation incombe aux préfets.

Permissions viticoles. — En réponse aux demandes qu'il lui avait adressées, M. Louis Martin, sénateur du Var, a reçu du ministre de l'Agriculture deux lettres l'informant d'une part que :

Les tonneliers, fondeurs et cercliers se trouvant en usage obtiendront avant le 1^{er} novembre 1918 une permission spéciale pour aller dans les vignes de la main-d'œuvre militaire pour apporter leur concours aux populations viticoles.

D'autre part, que les viticulteurs R. A. T. ou pères de 5 enfants et veufs pères de 4 enfants, dans toutes les régions, pourront, à partir du 1^{er} novembre 1917 et le 15 novembre 1918, à une permission spéciale de 15 jours s'ajoutant obligatoirement à l'une de leurs permissions de détente à leur choix.

PROPOS D'ACTUALITE

Mademoiselle ou M^{lle} ?

— Si j'ai péché contre les règlements administratifs, j'admets qu'on me fasse subir les conséquences de mon erreur. Mais si la faute vient pas de moi ; si la faute vient de l'administration civile ou de ses agents, de quel droit me rend-on responsable ?

Cette demoielle avait reçu sous pli recommandé — elle montrait l'enveloppe — un mandat de 70 francs. Elle avait les pièces d'identité nécessaires ; et, cependant, on refusait de la payer.

Pourquoi ? — Pour une raison qui stupéfierait un Anglais, un Américain, un Chinois même, car, en fait de chinderies, nos règlements administratifs en remontreraient à coup sûr aux lois les plus baroques du Césaire Empire.

On refusait de payer cette demoielle parce que, sur le mandat, il y avait Mlle en abrégé, alors que le règlement veut, paraît-il, que Mademoiselle soit écrit en toutes lettres.

Or, qui avait écrit Mlle en abrégé, au lieu d'écrire Mademoiselle en toutes lettres ? C'était l'employé du bureau expéditeur. Donc la gaffe — si gaffe il y avait — était d'origine administrative. En conséquence, l'administration n'avait qu'à faire son mea culpa... et à payer.

Mais le public, par sa veulerie, a permis aux administrations de se croire intangibles et infailibles ; il a consenti à payer toutes les sottises, à subir les conséquences de leurs malversations et de leurs maladroitures... Et dame ! les administrations abusent.

Mais abusent-elles toujours ? La guerre change bien des choses. Le bon poil qui va revenir, le bon poil qui aura triomphé du Boche à force d'héroïsme et de patience, croyez-vous qu'il sera d'humeur à se laisser malmener par la bureaucratie ?

Jean Lecoq.

LES MORTS GLORIEUSES

On annonce la mort du sergent mitrailleur Robert Le Roy de Bonneville, du 403^e croix de guerre, glorieusement tombé à l'ennemi à l'âge de 25 ans, le 28 mai dernier et inhumé au cimetière militaire de Deny, près Leon.

Les cartes d'alimentation continuent à être distribuées

Les cartes d'alimentation continueront à être distribuées, pour les retardataires, dans les mairies ou des guichets supplémentaires seront ouverts.

Les tickets de pain de septembre seront valables en octobre

Un nouveau régime devant être mis en vigueur à partir du 1^{er} octobre prochain, en ce qui concerne les tickets de pain pour militaires, les boulangers sont prévenus que, jusqu'à cette date, ils devront accepter les tickets de pain pour militaires du mois de septembre.

Un avis relatif au fonctionnement du nouveau régime sera publié prochainement.

La viande est rare

Et la taxe est violée
« La viande est toujours insuffisante à la Villette, nous a dit un boucher en gros, hier. Le marché continue à être faible. Il y a eu ce lundi 3,200 bovins. Ce chiffre est doublement inquiétant. D'abord parce qu'il faudrait au moins 4,500 têtes de gros bétail en cette saison ; ensuite parce que ces 3,200 animaux n'équivalent certainement pas en poids à 2,500 bœufs d'avant-guerre. »

Un boucher détaillant, de son côté, nous a fait part de son opinion :

« Il devient de plus en plus difficile d'approvisionner. Je connais maintes femmes de bouchers mobilisés qui sont dans l'impossibilité d'avoir de la viande. Beaucoup sont découragées et envisagent la fermeture de la boutique qu'elles sont parvenues à garder ouverte jusqu'à ce jour. »

D'autre part, la taxe n'est plus qu'un objet de risée. J'ai vu acheter deux veaux à 4 fr. 20 la livre soit le double de la taxe, à deux sous près. Tous les achats se traitent sur le même bas. Aussi, le veau se vend au détail jusqu'à 10 et 12 francs le kilo. A quel sera la taxe ?

Pour le bœuf c'est un peu la même chose. La rareté de la viande, le manque de bœufs, supplémentairement la taxe, nous amènent toujours que M. Victor Boret veuille bien faire cesser un état de choses qui devient intenable et lèse chaque jour davantage plus profondément et nos intérêts et ceux de nos clients. »

Une visite au cours supérieur d'éducation physique

M. Laffère, ministre de l'Instruction publique, a rendu visite hier matin au Cours supérieur d'Education physique, qui fonctionne à l'Ecole normale des institutrices, boulevard des Batignolles, à Paris.

« Vous cours, leur a déclaré M. Laffère, est l'embryon de l'Ecole normale d'éducation physique, qui doit être, pour vous, l'objectif final. »

Fondé en 1903, par M. Rabier, conseiller d'Etat, directeur de l'Enseignement secondaire au ministère, sur demandes répétées du lieutenant-colonel Cazalet, président de l'Union des sociétés de gymnastique de France, le cours reçut, par la suite, la consécration officielle du Conseil supérieur de l'Instruction publique.

LES AFFAIRES EN COURS

Le lieutenant Jousselin, poursuivant son instruction dans l'affaire Lenoir-Desouches-Humbert, vient d'entendre hier matin devant M. Baumann, ancien directeur des Moulins de Corbeil, et M. Henri Letellier, directeur du Journal.

Dans l'après-midi, il a reçu la déclaration du colonel Goubil, contrôleur général de la garnison, ancien chef du 2^e bureau au ministère de la Guerre.

Les suites de l'affaire Tremblay

Suzy-Depsy et autres
La longue et complète enquête pour commerce avec l'ennemi contre le banquier Tremblay, l'actrice Suzy-Depsy, Guiller et Jay, lesquels vont avoir à répondre de leurs actes devant les juges militaires du 3^e conseil de guerre, a mis en lumière le rôle soupçonné depuis longtemps de l'Autrichien Rosenberg et de Henri Betteheim, réfugiés en Suisse depuis la guerre.

En quittant Paris en juillet 1914, tous deux qui commandaient nombre d'affaires commerciales, bancaires et financières, laissant ces entreprises sans direction effective. C'est alors qu'en 1915 et 1916, Rosenberg songea à continuer les opérations par l'entremise de personnes ayant traité avec lui, et qui, à l'heure actuelle, sont incriminées — et bien d'autres encore que l'information militaire recherche. Le gouverneur militaire, qui a ordonné une confrontation entre Rosenberg et Betteheim, ainsi que nous l'avons dit, a visé notamment dans ce même ordre d'information M. de Gontaut-Biron, qui aurait été en relations d'affaires avec Rosenberg. Ajoutons que l'inculpation d'intelligences avec l'ennemi relevée contre Tremblay, Guiller, Suzy-Depsy et Jay a été abandonnée et que l'inculpé Brodier a bénéficié d'un non-lieu.

Une lettre de M. Ferdinand Monier

Nous recevons la lettre suivante :

Paris, 30 Septembre.

Monsieur le Directeur,

Le nouveau deal qui est venu m'accabler si brutalement, juste deux années après la mort de mon frère, tombé au champ d'honneur, m'a empêché de connaître avant aujourd'hui des lettres communiquées à la presse par MM. Ch. Humbert et Calixte, et dans un passage desquelles je suis par eux mis en cause.

Je ne leur ferai, quant à présent, aucune réponse. Je persévérerai dans la parti que j'ai pris depuis longtemps de souffrir dans la dignité du silence et de n'engager aucune polémique soit avec eux, soit sur un sujet quelconque ayant trait à ma personne ou à mes anciennes fonctions, mais je me réserve, notamment en ce qui concerne les allégations formulées par les susdits, de remettre nettement les choses au point devant la juridiction qui sera éventuellement appelée à statuer sur leur cas, si mon témoignage est jugé nécessaire.

Agitez, monsieur le directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

F. MONIER.

Ancien premier président à la Cour d'appel de Paris.

CONTES du PETIT JOURNAL

Mademoiselle Aurélie

Etroitement serrée dans son tailleur gris, la démarche lente, le geste las, Mlle Aurélie pousse la grille du jardin... Avant de pénétrer dans l'enclos — aux parterres nets et réguliers — qui s'étendait devant la grande maison plate, elle jeta vers la route qu'elle quittait un long regard à la fois triste, désemparé et pourtant avide, où semblaient passer tous les regrets de mille espoirs, déçus, encore tout palpitants...

Elle avait atteint sa trente-cinquième année dans ce coin retiré, ayant toujours vécu entre un père et une mère rigides, près desquels elle n'avait jamais été jeune, pour lesquels elle ne serait jamais vieille... On l'appelait encore : « Fillette ! »

La guerre en éclatant, n'avait pas éveillé chez elle des visions d'abominations... Pour redouter les ténèbres, il faut avoir connu la lumière... La douleur, la mort, lui semblaient au contraire des chemins où l'on peut encore rencontrer le bonheur... Elle se sentit donc aussitôt toute soulevée d'ardeurs nouvelles, d'élans insoupçonnés... Tout son être figé se détendit dans un magnifique sursaut... « Enfin, se dit-elle, je vais pouvoir faire quelque chose... me dévouer, me rendre utile, me mêler au reste de l'humanité, avoir ma part dans l'universel effort, me dépenser, me donner !... » Se donner !... Ultime off de la femme faite pour aimer, se sacrifier !...

Mais voici que ses parents, à la première parole qu'elle risqua lorsqu'on parla de l'hôpital qui allait s'ouvrir dans la petite ville voisine, se récrièrent aussitôt avec horreur : « Jamais, Fillette, nous ne permettrons que tu nous quittes pour soigner ces soldats, qui ne sont que des hommes après tout !... Nous considérons que ce n'est pas la place d'une jeune fille !... »

Donc, ce matin-là, Mlle Aurélie revenait de la grand-messe plus lasse, plus découragée que jamais... Son paroissien sous le bras, elle traversait le vestibule pour monter à sa chambre, lorsqu'un bruit de voix venant du salon attira son attention... Qui pouvait bien être avec son père ?... Au même moment, elle aperçut, suspendu au porte-manteau, un casque... un beau casque bleu, rond et luisant, héroïque coiffure de nos poilus !...

Son cœur ne fit qu'un saut !... Quel pouvait être ce soldat ?... Qu'il pouvait-il vouloir ?... Il lui semblait que la vie entière était entrée dans la maison !...

Son regard attendri se posa de nouveau sur le casque... Elle se risqua même à le caresser de la main... Tiens, comme c'était léger !... Elle l'aurait cru plus lourd... Il lui paraissait aussi presqu'neuf !... Cependant, en regardant bien, elle découvrit une légère éraflure sur le côté... Cela devait être la trace de quelque projectile... Qui sait ce qu'avait vu ce casque, à quels combats — héroïques peut-être ! — il avait pris part... Elle n'en pouvait détacher les yeux, et tout à coup, mue par un élan irraisonné, se haussant sur la pointe des pieds, elle déposa sur ce casque — qui symbolisait pour elle tous les mystères de l'heure présente, auxquels elle aurait tant voulu être mêlée — un rapide baiser... Puis légère, le visage animé, elle monta à sa chambre en fredonnant...

Le bruit des voix lui arrivait assourdissant... Une torpeur de rêve maintenant l'enveloppait... Tout ce qu'elle avait espéré revenait à l'assaut de son imagination surexcitée... Elle souhaitait un fillet pour lequel elle tricotait sans fin, auquel elle adresserait des colis remplis de douceurs... Et il serait reconnaissant, et il lui écrirait des lettres de la-bas... Des lettres !... Voici qu'à cette pensée, une faible rougeur monta à ses joues... Qui sait ?... Ce jeune homme, peut-être l'aimerait... Elle pourrait épouser son fillet, comme tant d'autres...

Tiens, on n'entendait plus les voix ?... Ils sont au jardin sans doute... Toute prête maintenant, un nuage de parfum sur son mouchoir, elle descendit.

Ses parents, dans la grande salle à manger, froide et triste, étaient déjà à table pour le déjeuner...

« Eh bien ! Fillette, que faisais-tu donc ? Nous t'avons appelée deux fois !... Elle s'assit sans répondre, vaguement inquiète... Qu'était devenu l'étranger ?

Pour rien au monde, elle n'aurait osé questionner.

Soudain, la bonne entra, et se tournant vers

